

* Adolph Reed Jr. (1993): Les fausses représentations de la « gauche blanche »

Pendant plus de vingt ans, j'ai refusé par principe d'utiliser l'expression «la gauche blanche». Je ne voulais donner aucune crédibilité à l'idée, communément exprimée parmi les militants noirs à partir de la fin des années 1960, que la critique de gauche de la société américaine était en quelque sorte la propriété des Blancs.

J'ai conservé la même détermination lorsque le SDS¹ a proclamé en 1969 que le Black Panther Party était «*l'avant-garde de la révolution noire*», déclaration uniquement motivée par la disposition supposée des Panthers à s'aligner sur les Blancs ainsi que par le regain d'exotisme *panthérophile* qui s'en est suivi ; j'ai maintenu la ligne selon laquelle «un mouvement noir séparé divise la classe ouvrière», proposition alternative marxiste assez grossière, j'en conviens, si l'on veut se livrer à un examen détaillé de la politique afro-américaine.

Je me suis accroché à des analyses procrustéennes² tout aussi évasives, comme d'assimiler par exemple le mouvement des droits civiques à une «révolution démocratique bourgeoise». Ma détermination n'a pas non plus été ébranlée par une réification sans fin de la «communauté noire» envisagée comme un sujet collectif ; pas même lorsqu'un jour – c'était au début de l'ère Reagan – Fredric Jameson, rédacteur en chef de *Social Text*³, m'a confié qu'il avait publié un article rempli d'inepties et absolument pas conforme au format bibliographique de la revue, pour la simple raison qu'il «*voulait publier quelque chose d'un auteur noir et [que] c'est ce qu'il avait sous la main*»...

Je suis resté patiemment silencieux quand les Democratic Socialists of America⁴ encensaient une grande Voix Noire après l'autre tout au long des années 1980, sans jamais se préoccuper des liens institutionnels que ces heureux élus pouvaient entretenir avec la moindre activité politique afro-américaine autonome. De même, j'ai enduré le manque total de curiosité à l'égard de la nouvelle renommée politique de Jesse Jackson et de ce que ses bouffonneries depuis 1984 peuvent dire des tensions et des clivages qui règnent parmi les Noirs.

Je suis prêt à jeter l'éponge. En fin de compte, j'en ai marre de la *gauche blanche* ! Dans bien trop de milieux, s'identifier à une politique progressiste semble parfaitement compatible avec le fait de recourir à une forme de sténographie raciale, et prédispose par conséquent à considérer la vie des Afro-Américains comme étant simultanément opaque pour ceux qui lui sont extérieurs (d'où ce besoin d'interprètes noirs et autres intermédiaires) et merveilleusement proche de la nature (à l'exception de quelques leaders «vendus», bizarres et pas du tout authentiques).

Je me laisse peut-être aller à penser ainsi parce que je suis vieux et fatigué. Peut-être suis-je tout simplement en train de me repentir. Mais il me semble surtout que plus la mémoire des mouvements politiques réels s'éloigne – beaucoup moins leur actualité –, plus ce problème s'aggrave. J'avoue que

¹ **Students for a Democratic Society**, organisation d'extrême-gauche, emblématique de la Nouvelle Gauche américaine dans les années 1960, rapidement submergée par les idées maoïstes, et qui donnera naissance à de nombreux groupuscules (*NdT*).

² En référence au **Procruste** de la mythologie grecque, qui coupait les membres ou étirait les pieds de ses victimes, jugés respectivement trop grands ou trop petits dès lors qu'ils n'étaient pas proportionnels à la dimension du lit où il les maintenait captifs. Une analyse procrustéenne consiste donc en la déformation consciente de son objet, afin de l'accorder au critère de référence, au schéma explicatif ou à l'idéologie qu'il est censé induire (*NdT*).

³ **Social Text** est une revue interdisciplinaire de théorie critique, fondée en 1979 au sein de la Duke University. Représentative de la gauche intellectuelle postmoderne américaine, elle a notamment publié Fredric Jameson et Cornel West (*NdT*).

⁴ **Socialistes Démocrates d'Amérique** (DSA) est une organisation de gauche qui fut membre de l'Internationale socialiste. Ses militants quittèrent le Socialist Party de Norman Thomas quand celui-ci arrêta de se présenter aux élections au premier tour. Elle s'en sépare en 2017, lui reprochant sa complaisance active avec le néolibéralisme. Après une longue traversée du désert, elle accueille plusieurs dizaines de milliers de membres notamment grâce à l'enthousiasme suscité par la candidature de Bernie Sanders (*NdT*).

c'est assez décourageant. Cela rend également la question du rôle des Noirs au sein de la gauche particulièrement préoccupante ; ce rôle semble de plus en plus s'inscrire dans une lignée qui remonte au *Queequeg* de Melville⁵, à savoir mettre les Blancs en contact avec l'«humanité profonde» des Noirs.

Cette plainte n'a absolument rien à voir avec la question du leadership, pas même de la représentation, au sein des organisations de gauche. Elle concerne plutôt cette tendance Jim Crow⁶ en vigueur à gauche : la suspension, dès lors qu'il s'agit de s'exprimer à propos de la population et de la politique afro-américaines, de tout examen critique, comme de ce scepticisme résolu vis-à-vis des Lumières qui confère pourtant toute sa puissance à la critique de gauche.

Le problème central est que les Blancs de gauche ne veulent pas se confronter à la complexité, aux tensions et à l'ambivalence qui caractérisent la politique afro-américaine. En général, ils ne voient tout simplement pas de différences politiques entre les Noirs. Ils ne comprennent pas que les Noirs sont liés aux institutions sociales, économiques et politiques de différentes manières, et que la diversité de ces liens, ainsi que les réseaux qui en découlent, n'en déterminent pas moins subtilement leurs intérêts ou leur idéologie que les Blancs.

En raison de la stratification raciale, ces liens sont différents pour les Noirs et les Blancs. Par exemple, les Noirs de la classe moyenne, principalement du fait de la ségrégation en matière de logement, sont plus susceptibles que les Blancs appartenant à la même classe sociale de vivre au contact de personnes pauvres. D'autre part, en particulier dans la classe moyenne, les Noirs sont plus susceptibles d'être fonctionnaires, grâce à des opportunités d'emploi plus égalitaires dans le secteur public.

Examiner la manière dont la politique afro-américaine inscrit l'économie du secteur public dans sa logique devrait être une priorité pour la gauche. Nous devons tenir compte du fait que les Noirs, quelle que soit leur appartenance de classe, entretiennent fréquemment des liens personnels directs (ou indirects : parents, amis, voisins) avec les institutions publiques. Et nous devons évaluer comment cela façonne, de manière différenciée, les perceptions politiques des Afro-Américains.

Cependant, les principes fondamentaux qui régissent une structure sociale de ce type sont les mêmes pour les Noirs et les Blancs ; ces derniers ne devraient donc pas avoir beaucoup de mal à les comprendre. Il est toujours étonnant de constater à quel point les journalistes de gauche font preuve d'assurance, d'esprit critique et subtilité quand ils dissèquent la politique en Somalie, en Bosnie, en Indonésie et en Ukraine, et comment ces qualités disparaissent dès lors qu'ils analysent les Afro-Américains.

En raison de cette faiblesse, l'attention que la gauche porte à la politique afro-américaine tend à tourner autour d'une définition étroite et simpliste des bons et des mauvais Noirs, de leurs «vrais» et de leurs «faux» dirigeants. Ainsi dénaturé, le jugement politique s'apparente bien plus à une recherche d'authenticité. Cette recherche est aussi obsessionnelle que celle de certains jeunes Blancs qui, durant les années 1960, étaient en quête du blues le plus «authentique», le plus «pur». Un blues qui ne serait affecté ni par l'instrumentation, ni par une virtuosité trop cultivée, ni par la climatisation de la boîte de nuit ou la mauvaise qualité de la plomberie du local d'enregistrement. (Inutile que Bobby Bland ou

⁵ Dans *Moby Dick* d'Herman Melville (1851), le harponneur **Queequeg** est un cannibale originaire d'une île du Pacifique. Il a pour ami Ismaël, marin blanc qui survit au naufrage du *Pequod* grâce à une bouée de sauvetage en forme de cercueil que Queequeg avait initialement fabriqué, croyant que son ami était sur le point de succomber à la fièvre. De l'historien, théoricien et militant marxiste originaire de Trinidad et Tobago C.L.R. James, on lira *Marins, renégats & autres parias. L'histoire d'Herman Melville et le monde dans lequel nous vivons* [1953], réédité par Ypsilon en 2016. Et le livre de Loren Goldner qui aborde à la fois l'interprétation de C.L.R. James et le roman de Melville : <https://libcom.org/library/herman-melville-between-charlemagne-antemosaic-cosmic-man-loren-goldner> (NdT).

⁶ Au XIX^e siècle, *Jim Crow* était le nom d'un personnage fictif et du spectacle itinérant dont il était en quelque sorte la curiosité. Censé représenter l'ignorance rustre d'un Afro-Américain du Sud profond, il était interprété par un ménestrel blanc au visage maquillé de noir (*blackface*). C'est en référence à ce *folklore* raciste qu'un ensemble d'arrêtés et règlements ségrégationnistes, en vigueur depuis le XIX^e siècle dans la plupart des États du Sud des États-Unis – et définitivement abolis en 1964 – fut désigné sous le nom de *Jim Crow Laws* (NdT).

Little Johnny Taylor⁷ déballent leurs instruments, ces gars appréciaient seulement les vieux mecs solitaires qui jouaient de la guitare acoustique avec un médiator en os, sous le porche des cabanes où habitaient les cultivateurs du Delta). Ce n'est là ni plus ni moins que de l'exotisme, et ses conséquences politiques sont détestables.

Une expérience noire qui serait «pure» relève d'une monade⁸, et n'entretient aucun rapport avec la complexité des arrangements pour orchestre ou avec celle de la politique. Assigner la communauté à quelque état d'authenticité nécessite de «trouver» son poulx. (En fait, comme dans le cas du SDS avec les Panthers, cela nécessite avant tout de *désigner* ce poulx – partant, ce sont les Blancs qui déterminent la légitimité des Noirs, comme ils l'ont fait depuis l'époque de Booker T. Washington⁹ jusqu'au tournant de ce siècle).

D'où l'importance particulière accordée aux Noirs ayant des facilités d'expression et qui sont reconnus comme intermédiaires par la gauche. En effet, les Blancs ont tendance à présumer de leur propre inaptitude à porter des jugements critiques, ou alors ils ne font tout simplement aucun effort. Ils craignent de remettre en question les voix noires qu'ils ont désignées comme authentiques, et n'accordent donc aucune attention aux arguments de fond qu'elles véhiculent. Dès lors, ces voix «authentiques» sont principalement traitées comme étant celles de *personnalités*, sans trop se soucier des implications politiques que peuvent avoir leurs positions.

En fait, un Afro-Américain peut conserver son statut d'intermédiaire racialement authentique de la gauche tout en développant des arguments fort éloignés des idées progressistes. Ainsi, Cornel West reste une vedette aux yeux de la gauche blanche tout en déblatérant ostensiblement sur le caractère insidieux d'un supposé «nihilisme au sein de l'Amérique noire» ; il peut impunément recycler des variantes vaniteuses et réchauffées du récit conservateur – et complètement faux – sur la décadence consécutive à une prétendue défunte communauté organique ; sans être contredit, il affirme que les Noirs américains souffrent d'une «dépression clinique collective», ; il prêche une «politique de conversion» et appelle à cultiver une «éthique de l'amour noir» (nous propose-t-il ici un mélange de Robert Schuller et de Barry White¹⁰ ?), tout en propageant le discours de l'auto-assistance¹¹ [*self-help*] propre aux conservateurs noirs.

⁷ **Bobby Bland** (1930-2013) et **Little Johnny Taylor** (1943-2002) : artistes afro-américains de blues et de soul (*NdT*).

⁸ Monade : ici, élément spirituel minimal et insaisissable dans l'univers des métaphysiciens (*NdT*).

⁹ **Booker T. Washington** (1856-1915), jeune professeur initialement formé au Hampton Institute (Virginie), devint par la suite directeur du Tuskegee Institute (Alabama), deux établissements de formation des enseignants afro-américains, fondés aux États-Unis dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Dans un contexte marqué par la *Reconstruction* suite à la Guerre de Sécession (1861-1865), ainsi que par l'Abolition de l'esclavage dans les États du Sud, Booker T. Washington recentra la politique éducative de l'Institut autour des apprentissages manuels et techniques, envisagés comme un moyen pour les Afro-Américains de recouvrer leur dignité par la morale du travail et de favoriser leur autonomie matérielle et sociale au sein de l'économie capitaliste du pays, sans confrontation avec l'ordre ségrégationniste (stratégie que Booker T. Washington exposa le 18 septembre 1895 dans un discours souvent mentionné sous le nom de «compromis d'Atlanta») ; une perspective que ne manquèrent pas de soutenir les autorités, relayées en cela par le réalisme économique de philanthropes aussi emblématiques de la grande bourgeoisie euro-américaine que Rockefeller, Carnegie, etc. Sur la «Tuskegee Machine» de Washington, à savoir son réseau local et national de «lieutenants» voués à doter de tous les renseignements et informations nécessaires la stratégie politique de son projet, cf. David H. Jackson Jr., 2008, *A Chief Lieutenant of the Tuskegee Machine : Charles Banks of Mississippi*, University Press of Florida ; Louis R. Harlan, 1972, *Booker T. Washington : the Making of a Black Leader, 1856–1901*, Oxford University Press ainsi que 1983, *Booker T. Washington : The Wizard of Tuskegee, 1901-1915*, Oxford University Press). De Booker T. Washington, lire *Up from slavery. Ascension d'un esclave émancipé*, publié en 2008 par Les Éditeurs libres. (*NdT*).

¹⁰ **Robert H. Schuller** (1926-2015) : télévangéliste américain blanc. **Barry White** (1944-2003) : chanteur, compositeur et producteur afro-américain de rhythm & blues et de soul (*NdT*).

¹¹ On appelle cela aussi « l'auto-traitement » ou « l'auto-amélioration ». En clair, si les Afro-Américains sont victimes de discriminations et d'une exploitation spécifiques, c'est parce qu'ils ne font pas assez d'efforts personnels pour s'en sortir (*NdT*).

West adopte explicitement un discours qui consiste à blâmer les victimes, ici les Noirs habitant les centres-villes, et à les présenter comme étant sujets à une prétendue pathologie de la pauvreté. Cette attitude n'a suscité aucune véritable controverse au sein de la gauche. Cela atteste que les figures exotiques du «noble sauvage» et du «méchant sauvage» ne sont que les deux faces d'une même pièce. Postuler une humanité plus profonde des Noirs, c'est au fond présumer de leur différence essentielle. De ce point de vue, il ne faut pas plus qu'une mauvaise rencontre dans la rue ou que le bris d'une vitre de voiture pour transformer Martin Luther King, Jr. en un Bigger Thomas¹² comme avatar de l'essence noire.

Ironiquement, il s'agit là de cette «altérisation» à propos de laquelle les jockeys de la politique culturelle radotent, d'une critique de la publicité ou d'une exposition de la Vénus Hottentote¹³ à l'autre. Pourtant, ils ne parviennent pas à saisir les dangers de leurs propres affirmations suffocantes sur l'importance supposée de la race. Souvent, à l'instar de Michael Dyson¹⁴ qui adhère avec enthousiasme à la perspective soutenue par William Julius Wilson¹⁵ sur la pauvreté noire, ils font même preuve d'une tolérance inattendue en discourant sur ces «autres», ces méchants sauvages.

On nous a vendus, sous un emballage aseptisé, et grâce à des allusions à de prétendues causes structurales « en dernière instance », toute une imagerie d'une *underclass* d'«exclus», imagerie qui a marqué tant de gens de gauche raisonnables, comme j'ai durement payé pour l'apprendre.

L'exotisme simpliste qui entoure la politique afro-américaine va de pair avec des références à une spiritualité supposément intrinsèque des Noirs. Cela va des affirmations obscures selon lesquelles les Noirs seraient plus proches de la nature que les Blancs, à une mystification particulièrement troublante du rôle des Églises, érigées en sources d'authenticité de la vie politique afro-américaine.

Alors que les Noirs américains se sont battus dès l'époque de l'Émancipation pour obtenir le droit de vote, puis durant les deux tiers du siècle suivant contre les lois Jim Crow et la privation des droits civiques qu'elles entraînaient, il est incroyable d'entendre encore des vedettes noires de la gauche rejeter allègrement la possibilité d'élire les dirigeants et de participer à la réforme des institutions publiques, au motif que l'expression religieuse serait pour les Noirs une forme plus authentique d'engagement politique.

Certes, un tel point de vue s'explique par le fait que plusieurs des partisans de cette thèse – comme West et Dyson – sont des pasteurs, par conséquent des personnes bien disposées à faire de la propagande en faveur des Églises. Mais cela a pour effet d'inciter les Blancs à se représenter les Noirs américains comme des personnes naturellement mues par des préoccupations spirituelles, habituées à participer à de grands rassemblements religieux qui durent plusieurs jours et où les fidèles se blottissent les uns contre les autres, dans une grande communion organique avec l'essence de leur race, en vertu de leur foi en des choses invisibles.

Ma critique paraîtra sévère, mais les rhapsodies de West, Dyson et consorts qui nous présentent la religion comme le fondement d'une expérience politique véritablement noire n'expliquent-elles pas leur absence de préoccupation quant à la séparation entre l'Église et de l'État ? De plus, associer la

¹² **Bigger Thomas** est le personnage principal de *Native Son (Un enfant du pays)*, roman de Richard Wright publié en 1940. Jeune homme noir dans le Chicago des années 1930, la misère et le racisme nourrissent en lui une haine viscérale, faite de pulsions agressives et d'accès de violences (*NdT*).

¹³ Exposée en Europe comme une curiosité *monstrueuse*, Saartjie Baartman (1788-1815), surnommée la *Vénus hottentote*, reste la victime la plus connue d'un système où s'articulent racisme ethnologique et spectacle de foire. Voir le long-métrage de fiction que lui consacre Abdellatif Kechiche en 2010 : *La Vénus noire* (*NdT*).

¹⁴ **Michael Dyson** (1958-) : pasteur et prédicateur afro-américain, professeur de sociologie à la Georgetown University (Washington D.C.) (*NdT*).

¹⁵ **William Julius Wilson** (1935-) : sociologue afro-américain, spécialisé dans l'étude des ghettos noirs et de leurs transformations depuis les années 1970. Reed s'oppose à sa théorie de la «disparité spatiale» en rapport avec le concept de «ghetto» comme concentration d'«exclus» et de «nouveaux pauvres», tel que Wilson le développe notamment dans *The Truly Disadvantaged: The Inner City, the Underclass, and Public Policy* (1987). D'autre part, le sociologue critique une vision *politisée* de la pauvreté chez les Afro-Américains, au prétexte qu'elle ne se concentrerait *que* sur les facteurs culturels (ce que Reed ne dément pas) ou ne privilégierait *que* les déterminations d'ordre structurel, jugées injustes (position que défend précisément Reed lui-même..) (*NdT*).

légitimité d'une politique afro-américaine à la participation des Églises s'avère problématique dans un contexte où les tendances réactionnaires progressent parmi les Noirs américains, précisément à travers des initiatives et autres jérémiades religieuses sur le thème de la « crise morale ». Ce sont de telles forces – au sein desquelles la hiérarchie ecclésiastique occupe une place de premier plan – qui propagent activement la répression morale et policière comme une alternative à une politique sociale plus humaine; quand elles n'appellent pas à confier aux Églises les jeunes et à les incarcérer si les pasteurs échouent à les remettre dans « le droit chemin », au lieu d'en appeler à des programmes en faveur de l'emploi ainsi qu'au développement d'opportunités éducatives décentes.

À Cleveland et ailleurs, des groupes multiconfessionnels de pasteurs noirs influents se sont battus contre la législation en faveur des droits des homosexuels, contre l'avortement et l'égalité des sexes. Dans de nombreuses villes, certains d'entre eux luttent contre l'éducation sexuelle, la mise à disposition de contraceptifs dans les établissements scolaires et les programmes d'échange de seringues. De plus, des collectifs affiliés à différentes Églises noires deviennent de plus en plus visibles au sein de la coalition de la droite évangéliste, *Holy Roller Right*¹⁶.

Considérer les activités religieuses comme les plus authentiquement noires – en plus de négliger le fait que la plupart des Noirs n'appartiennent à aucune Église – corrobore le programme conservateur de «privatisation» des problèmes sociaux, ainsi que le démantèlement complet de la fonction publique. Encourager ces initiatives – qui sont inévitablement des réponses inadéquates aux problèmes énormes que pose le désengagement assumé de l'État – est partie intégrante du programme d'« auto-assistance » de la droite.

Pourtant, de telles préoccupations n'apparaissent ni dans le boniment perpétuel des intermédiaires afro-américains de la gauche ni dans les réponses qui leur sont faites, alors qu'elles devraient être au moins des sujets de discussion stratégique, en particulier au sein d'une gauche par ailleurs rigoureusement laïque.

L'opinion qui prévaut en matière de politique afro-américaine relève d'un profond cynisme. Tandis que la perspective de luttes politiques concrètes s'éloigne de plus en plus, les voix noires les plus médiatiques sont de moins en moins incitées à assumer un engagement politique précis. On ne se livre à aucune analyse sérieuse sur le type de lien que la politique afro-américaine et les Noirs eux-mêmes entretiennent avec l'exercice institutionnel du pouvoir. Par contre, nous devons subir des énumérations banales, des platitudes et des litanies désormais classiques. Cela nous rappelle un vieux numéro dans un spectacle de Las Vegas («*Nous devons créer des coalitions d'opprimés* [citez ici une longue liste de groupes]. *Ces coalitions sont certes multiraciales mais elles ne s'en prémunissent pas moins elles-mêmes contre le racisme, le sexisme, l'homophobie*», etc., *ad nauseam*), ou bien les sophismes volubiles navigant sous le pavillon de la «politique culturelle».

Qu'il s'agisse du panégyrique entonné au nom de la valeur intrinsèque et de l'importance musicale du rap, du reconditionnement de la mode « zizou » des années 40 et autres looks de jeunes présentés comme des formes d'opposition politique, des incessants bavardages à propos de la «positionnalité¹⁷»,

¹⁶ Historiquement, le terme *Holy Rollers* désigne les membres d'un courant méthodiste au sein de l'Église protestante américaine. Plus généralement, l'expression évoque la transe qui peut s'emparer des fidèles dès lors qu'ils se perçoivent sous l'influence du Saint-Esprit. En 2016, Sarah Palin en fit un éloge ciblé lors de sa campagne en faveur de Trump : «*En vous voyant tous, vous les familles de l'Iowa qui travaillez dur, vous les familles d'agriculteurs, les enseignants, les routiers et les cuisiniers, vous les rock and rollers et les Holy Rollers ! Vous faites tous tourner le monde et maintenant notre cause est une.*» (Cf. M.J. Lee, Tom LoBianco, Jeremy Diamond & Jake Tapper, «Sarah Palin endorses Donald Trump», *edition.cnn.com* (NdT).

¹⁷ Positionnalité [*Positionality*]: concept d'origine épistémologique réapproprié dans les années 1960 par les sciences sociales et l'anthropologie, puis à partir des années 1980 et 1990 par le féminisme post-structuraliste, les *black studies* et, un peu plus tard, la théorie queer. Il se réfère à l'idée, somme toute assez banale, que l'identité en termes de race, de classe, de genre, de sexualité ou de validité, relève d'une construction politique et sociale. Dès lors, le concept de positionnalité prétend décrire la manière dont l'identité surdétermine, et biaise potentiellement, le regard qu'une personne porte sur le monde et sur les autres, la compréhension qu'elle s'en fait, la conscience qu'elle en a, comme les représentations, pensées ou idéologies qu'elle en induit. Absolutiser de la sorte une identité conçue sans contradiction théorique interne ni extériorité pratique, propice à la décentrer d'elle-même, mérite sans doute d'être

des représentations de la culture populaire et de ces «voix» entendues ou réduites au silence – ce ne sont plus là qu'exercices et figures convenus, aussi politiquement vides et erronés que peu intelligents. Ils remplacent dans le discours public de la gauche une attention particulière aux rapports sociaux et institutionnels complexes qui déterminent tant les ressources que les pratiques politiques des Noirs.

De plus, nous devons subir un discours sur la façon de penser des Blancs à l'égard des Noirs et sur ce que ces derniers sont censés ressentir à ce sujet. Ce discours étaye le soupçon selon lequel la plupart des Blancs n'auraient que cette idée en tête, alors qu'il faudrait au contraire s'attacher à déchiffrer tout simplement ce qui se passe avec les Noirs américains eux-mêmes.

Dès lors, que faire et comment sortir utilement de cette situation? Sans doute, le réflexe est-il de proposer de définir une analyse détaillée de la population et de la politique afro-américaines. Jusqu'à récemment, j'aurais certainement agi en ce sens. Néanmoins, aujourd'hui, le plus important est

(1) d'insister concrètement pour que le débat se concentre sur la politique afro-américaine en relation avec la question du gouvernement, des politiques publiques et de l'économie politique,

et (2) de présumer que les dynamiques politiques à l'œuvre parmi les Noirs ne sont pas complètement frappées d'étrangeté, c'est-à-dire qu'elles peuvent être comprises sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à des interprètes communautaires particuliers.

Au-delà, je suppose que nous devons simplement attendre et voir ce qui se passe.

Adolph Reed Jr.

(Traduit par Gamal Oya, cet article est paru en anglais dans *The Progressive*, volume 57, n° 12, décembre 1993 et reproduit dans *Class Notes. Posing As Politics and Other Thoughts on the American Scene*, The New Press, 2001.)